

Julien Ottavi (traduction/translation: Hervé Gosselin, Jenny Pickett)
thenoiser@gmail.com
www.noiser.org

LA VILLE DE BRUIT / THE CITY OF NOISE

Le bruit : pratique quotidienne d'écoute et de composition, au delà d'un genre musical ou d'une esthétique une manière de se vivre au monde.

Toute tentative de dire est constamment mise en danger et souvent dépassée par l'explosion de violence de l'acte, certes en biais sur la proposition de Michel DeCerteau, selon laquelle ce qui compte ne serait ni le dit (contenu) ni le dire (l'acte) mais l'invention d'un dispositif comme possibilité de transformation ; l'acte comme violence transforme la notion de dire en acte, ce qui reviendrait suivant DeCerteau à poser le verbe comme état de la réalité. Or, il reste que l'essence d'une réalité physique, notamment la réalité du son, du bruit, dépasse, ou souvent se situe en deçà du verbe. Il s'agirait de savoir alors si le bruit doit être considéré comme acte, comme verbe, dire, ou comme force active, une énergie propre dont on pourrait à peine décrypter l'origine, détournée du sens de son essence vers des considérations métaphysiques.

Il y a dé-connexion du centre et perte du soi, reconfiguration des émotions, accumulation de peurs, il y a un changement dans la combinaison moléculaire à jamais irréparable. Présence in-sonnée, cosmos et déflagration, silence et supernova, tout un mouvement ambivalent d'aller-retour temporel dans un temps glacé, à jamais gravé ici, là, maintenant, ailleurs, avant et après comme une empreinte unique, ubiqué et hétérogène.

Décrire un bouleversement implique qu'il ne s'agit plus de la possibilité de revivre celui-ci mais de l'exposer comme une infime partie du vécu, passé, aussitôt assimilé à des flash nerveux et à une cascade d'informations abstraites, persistante aussi bien sur le plan charnel que cérébral. Le bruit comme évènement réside dans ce même paradigme, une illusion pré-s-sente d'un déplacement dans les vibrations atomiques de l'air, de simples oscillations battant et fouettant le spectre fantômatique d'un plein sonore, de pressions marquées sur le tambour osseux que l'on appelle oreille et d'une interprétation de ces vibrations par toute une mécanique d'émotions, de souvenirs, de complexité psycho-sociale et politique. Il marque le temps à la dimension d'un micro-déplacement ; l'espace dans sa puissance sensible est interstice de par sa capacité d'expression sur l'imaginaire et l'affect.

Déjà tentative de suppression, autant sur le plan juridique que sur celui des dispositifs techniques, ou occurrence fondatrice transfigurée par le désir, transporté par la beauté de sa nature, transcendé par l'art de s'y prendre à sonner mais aussi par ses quintessences fatales et guerrières, le concept de bruit devient définitivement insaisissable dans son essence singulière, délimité par les seuils de notre pensée. Il ne s'agit point ici de décrire la relation que le bruit entretient avec la musique, ni de parler de son détournement dans une perspective de destruction ou de sa position en tant que potentialité de renversement du capitalisme ou de sa mis à mal ; il est question ici de comprendre quelles sont les modes de relations que nous entretenons avec le bruit, ainsi que son expérience au monde par l'interprétation de ses plaisirs et offenses. Qu'est-ce que le bruit nous dit ? De quoi nous parle-t-il ? Quelles sont ses projections, ses fantasmes qui provoquent un tel délire au point d'en perdre la raison ? De ne plus savoir de qui, de quoi il en retourne ou de son origine ? Où se trouve le champ de compréhension d'un phénomène quand on ne peut plus en saisir l'impact ou les frontières ? Or il nous paraît aussi important d'en nommer son caractère inutile, non pas comme une fin en soi, ou un élément que l'on ne peut pénétrer, mais comme présence absolue, inextricablement infinie dans son substrat.

Mur de son et bruit inaudible : combat de réalités

Réalité, fait, vérité, substance et Être. Voilà ce que soulève en nous tant la fureur du son, le bruit dans son extase la plus totale, que son contraire le silence le plus despotique, même s'il existe total, et, ainsi, il n'existe pas. On ne connaît pas à ce jour de forme vivante en cet univers qui peut entendre dans le silence le plus parfait. Il y reste toujours le bruit fluide et mécanique caractéristique de l'animé.

Toujours présent dans le débat sur le bruit brut versus le bruit bien tempéré, bien modéré et contrôlé, il y a le passage provoquant des futuristes et notamment de son plus inventif investigateur : Luigi Russolo avec tout son apport, tant sur les symphonies de bruit, les orchestres de villes, les machines génératrices de bruit, que par sa théorie ou son manifeste sur "l'art des bruits" et autres écrits nous prédisant le futur incroyable de nouveaux genres musicaux ainsi que de nouveaux types d'écoute. Ainsi y annonce t-on le bruit musical ou le son-bruit ou le comment machine et musique ne feront plus qu'un en d'extraordinaires créations artistiques qui, bien entendu, nous ravirons les oreilles, pour résumer toutes les nouvelles écritures musicales et plastiques de nos cinquante dernières années. A tel point que les avant-gardes de notre temps proposent aujourd'hui, au contraire, des approches inverses, notamment celles d'aller chercher dans la musique le rien, le presque rien, le micro-mouvement, voire l'inaudible.

Au delà des réactionnaires pro-silence ou pro-bruit ou bien de l'ennuyeux pseudo-débat musique versus art sonore ou bruit versus son, il y a en définitive les potentialités offertes par l'écroulement des schémas classiques et impérieux de l'écriture musicale issus du courant baroque, notamment avec le façonnage luthérien de J.S Bach. Écriture religieuse (dans le bon ordre de la maison que l'on gère) d'une réalité plutôt insaisissable : le son-bruit transformé et imposé au monde pour au moins deux siècles en *notes*. Un sens tellement pénétrant, subtil et irrévocable qu'il survit présentement dans les matraquages continus de l'industrie musicale. Pourtant, depuis l'époque futuriste, nous avons pu considérer et ouïr de nombreuses formes de traitement du son-bruit, encouragées par le consort allemand du mouvement dada, poignardant les restes mortifères de l'art classique (coté visuel) issu des mêmes dogmes que ceux de la musique et grâce à une grande dose d'irrespect envers les conventions - citons pour croiser le fer, sur le champ du bruit, l'exemple marqué de Raoul Haussman poète sonore éclatant la poésie et la musique en un cri primal et fondamental, celui de l'Être-bruit. Il n'y a pas prétention ici et ce n'est pas l'objet, à référencer les avant-gardes dans le domaine du sonore-bruitisme des dernières cinquante années. Non par impossibilité mais détermination à ne pas jouer le jeu de l'Histoire. Qui fera partie de l'Histoire ? Mais qui écrit l'Histoire ? Pourquoi écrit-on l'Histoire ? Autant de questions qui restent attachées à des principes religieux, des questions de territoire, de domination, d'asservissement et de colonisation de peuples et cultures au dedans et au delà des frontières occidentales. Alors comme l'expose DeCerteau, faisons un écart, déplaçons nous légèrement et palabrons hors des sentiers battus de l'historisation des arts du son-bruit-musique.

De son exponentialité, de sa transmission à ses spéculations fictionnelles, le bruit amplifié devient une entité ambiguë à multiples facettes. Comme l'exprime Steve Goodman dans "sonic warfare" (littéralement : "guérilla sonore") le son est à la fois création, invention absolue, manipulation des affects ou émotion, en creusant ainsi plus longuement dans une écologie de la peur en lien avec des analyses sur l'exploitation du son par des dispositifs militaro-industriels et policiers. Il y a dans ses recherches une certaine obsession du contrôle et de la pulsion en sa substance positive et négative, une abstention du moi, une déconcertante plongée dans l'ultra-confinement des cellules d'enfermement ordonnées et agencées, telles ces machines à exploser les tympanes. Si le courant "noise" attire et rebute, sexualité contradictoire du plein et du vide, claquement de chairs et impact de fluides, agression et douceur, autant de dualité animale prête à rugir en tous lieux, il ne s'agit plus de "pour ou contre" une esthétique ou d'un star-système larvaire pour post-adolescents, il s'y forge des questions instinctuelles sur le rapport entre corporalité, amplification et seuil. Considère t-on l'Être et le vivant comme une même condition ? Quelles sont les contiguïtés entre âme et énergie? Comment le corps se positionne t-il au centre de telles masses sonores à en faire vibrer toute ossature, trembler les cuisses et troubler l'intestin? Essence d'un vrai, celui d'une présence déconcertante du terrestre, de l'amplification

électrique contextualisée dans une salle de concert ou d'exposition, réplique de tonnerre et de tremblements de terre frémissant comme un spectre redevenu vivant, soudainement physique, irruption de matérialité suspendue sous la forme envoûtante et invisible d'une accélération de particules. Le seuil recule en dehors de toute explication, il en devient la lisière dans laquelle le plongeur disparaît dans un tout à la fois sensuel, délicat, rocailleux, coupant et brutal comme l'existence. Du temps projeté, vitesse et ralentissement foudroyant, émerge une chaomogonie de fractures et de brisures qui tentent de rompre avec l'exactitude du bon sens.

Composition permanente et interférence social, schizophrénie des sociétés modernes

Le monde est une composition. De la fameuse réplique de John Cage sur le 'je ne crée pas de la musique mais la musique est déjà là en mouvement', ouvrant sa fenêtre pour y écouter les différents bruits auto-organisés de la ville de New York et y percevoir une symphonie dont juste une oreille et une dose d'humour-vérité parviennent à déceler le fondement de toute musique produite depuis la nuit des temps par l'Homme. Si l'exemple proposé ici définit de nouvelles perspectives dans l'écriture musicale du son-bruit, écriture au sens de signe étendu séant à la notion de signal-bruit, il n'en reste pas moins que cela en passe par une forme de praxis et d'attitude vis à vis des phénomènes d'un milieu spécifique. Il ne s'agit pas tant d'une position d'observateur béat que d'une prétention inconsciente à se fondre au cœur d'une machine molle à laquelle nous désirons ardemment appartenir, dans laquelle nous aimerions sucer la moelle originelle d'une mamelle dionysiaque pleinement saturée. Dans cette relation qui unit Gilles Deleuze à Jacques Lacan sur le versus de la branche et des feuilles, repose au fond une perpétuelle confrontation de visages à peine perdus sur le sens de ce qui est caché, ici, présent, ailleurs, et de l'objet d'attention virtuel, imaginé ou fantasmé. L'ambiance peut-elle être considérée comme objet réel ou virtuel ou bien encore comme ubiquité universelle ? Celle qui découle de notre tendance à l'oublier, esprit de dé-mémoire ou à l'accentuer comme un métronome à pleine puissance crevant le cercle rouge de l'appétit de tout multiplier. Sans façons, sans pré-conceptions préalablement perverses, il importe de consolider le socle des coïncidences, celles de percevoir non pas toutes les notes, la fameuse oreille parfaite mais de concevoir les micro-déplacements de chaque élément donné. Le monde est une composition : c'est un mode de récit qui s'élabore avec une certaine dissymétrie, positionnant le corps au centre et décalant la perception ou l'élaboration de la perception, vers son altération, jusqu'à la perte d'entendement en scanner automatique.

J'y ai coupé, lancinante, traversant de sa désinvolture un carcan de position, régurgitant son opprobre docile, déchéance du junkie au raisonnement de surcroît ordinaire. D'y saisir une injection, il n'y a qu'un pas, pour en faire une essence à jamais, merci, pas du tout, alors se sculpte et s'ébauche le sens d'une combinaison, d'une rouille donnant naissance à cette anomalie, cette déviation caniculaire, subtilité d'en jouer du son, du son chimérique, perdu sans retour dans le nuage de fritures bruissantes de la mécanique des sens. Le dessein s'est dissous comme une eau cristalline récalcitrante, il y pointille son aura, son écoute dans le faiseur de bruit, dissimulant un murmure de vagues, un craquement de brindilles, un cliquetis de métal, une feuille qui grince, un serpent qui se meut dans les herbes, une fourmi qui respire, pompe qui racle et fil élastique qui s'étire. Des fois qu'il faudrait y voir une métamorphose, on s'y ferait prendre ; de fait, cette attitude est une composante force née de praxis mutante hétérogène alliant hypra rapidité dans le déplacement, capacité à (a)cumuler de l'irrationnel sous le poids de la souffrance et de tables de multiplication antilo-gaga-rythmique repoussant l'enceinte qui jadis nous protégea de nous-même, de cette orgie qui nous fait dieu de l'univers projetant en avant les hallucinations purulentes d'une horreur, celle de ne jamais se voir mourir, impossibilité du monde moderne. Cela en frôle l'indécence, cela empeste la pourriture, comme dirait Antonin Artaud : "Là où ça sent la merde, ça sent l'être".

Fantasmes de bruit, état de transes, jouissance du corps transfiguré

Replaçons le cadre, quand à parler de bruit, autant en faire et le plus fort possible en s'en briser les tympans, à s'en casser de la neurone, à y vomir sa possession dans une avancé frénétique, avatar du soi il se déhanche sur sa croix et meure pour ne plus re(de)venir. Cette nuit il fait un rêve celui de vibrer comme une symphonie de cordes, le son-bruit parfait qui accordera tous les univers connus et inconnus dans un seul son composé de milliards de milliards de bruits, tous inaudible à l'oreille humaine, aiguisé et tranchant, précis et ébranlé en son paroxysme composite le plus intégral. Il se désagrège non plus dans l'absolu et dans l'innocence du renouveau mais dans la chaleur du plaisir de claquer le métal, bruler la chaire de papier et d'y voir rouge, totalement rouge, saignant à ne plus rien sentir que celle de la domination égo-site du moment de débordement auquel tous sans exception nous désirons, quel qu'il soit, réalisé ou non, cela en dicte nos actes chaque jour dans le présent fermé des temporalités vécues, subites, recherchées, à vivre, disparus.

Sur les corps rugissent les siècles éteints, pas une peau, une carcasse, un atome qui ne soit expérimenté sans le souvenir des autres, marqués génétiquement, dévorés par les flammes des âmes empilé dans un esprit détourné des objectifs avisé de régulation de la médiocrité. Le paradoxe étant ce qu'il est, nous puisons l'énergie vitale dans le vide, dans l'inconnu, l'incompréhensible, nous avons beau l'expliquer, l'examiner, le dompter ou le maîtriser il resurgit par tous les coins, dans toutes les fentes et les précipices qui nous y appellent sans cesse, ceux qui nous font perdre la raison, la lucidité et l'intelligence. De l'Homme sans cesse disparaît l'humanité et il redevient ce qu'il a toujours été : rien et tout en même temps. Le rêve nous plonge ainsi au fin fond des multiples vies que nous menons de par et d'autres des univers multiples, il croise et désaccorde nos confidences les plus solides en nos croyances et illusions. Le rêve est une essence mystique du corps astrale, il peint et dépeint les paysages que nous traversons sans cesse, de jour comme de nuit, avant, après et maintenant. La psychanalyse a tenté de le comprendre, de le mater, de l'assouvir, de toutes les belles batailles du genre, il n'en est dont le rêve soit sortit vainqueur dans son pouvoir sur l'Être et la raison, sur la vie, sur nos décisions et les multitudes de corruptions qui nous mènent toujours au même point, le néant le plus profond. Le sexe nous met dans des états second, fécond, hallucinogène et transfrontalier, il répète l'acte d'animalité, d'éjaculation et de jouissance éternel. Il est aussi le lieu de frustrations les plus redoutables, masturbation despotique des craquement incontrôlé ou trop contrôlé, celle de la noirceur humaine, des peurs les plus profondes, il s'y joue tant d'électricité atomique, d'ionisation salement perdu ni plus ni moins que les mondes connus peuvent en peu de temps être une fois de plus anéantis. Il est le lieu ou enfin nu ils se retrouvent et se perde sans rien de plus que la chair, la sueur et le plongeon dans le vide.

La faim, la soif sont des drogues extrêmement intense, l'instinct de survie en générale est régis et cadrié par nos industries agro-alimentaire ainsi nous achetons en paquet sélofané une portion de poulet qui nous permet pour un passage de ne pas sortir les crocs et de manger tout ce qui bouge et respire.

Animalité de nouveau perdu, à perpétuité présente.

De même du bruit jaillit le même type de dépendance, il se joue en un sens le cosmos, l'énergie essentiel et persistante qui un jour format les univers et dans un big bang que l'on ne saurait expliqué autrement que par son absence d'origine mais par une déviation constamment fantasmé, idéalisé, théorisé : le grand commencement, l'instant où tout arriva. Marqué au fer blanc, le corps se souvient, le monde y fait écho et répercute en son sein l'universalité de l'indécis, destin de commencement et de l'autre sa continuité, son expansion sans début ni fin auquel nous aspirons, l'immortalité dont nous ne pouvons goûter le fruit.

Tout cela s'engloutit dans des états d'altération du jugement, car la raison ne nous mène que lentement à notre propre destruction, corps et âme dans l'absolue réclusion de l'anti-chambre de la folie douce et

chaleureuse des symboles et des murs qui renforcent l'esprit des grottes sur lesquelles nos ancêtres posèrent les signes de leur désirs les plus obscurs.

LA VILLE DE BRUIT / THE CITY OF NOISE

Noise : from the everyday practice of listening and composing, beyond any musical genre or aesthetics, creates an experience of the self in the world.

All attempts to 'tell' are continuously under threat or overwhelmed by an explosion of violence contained in the 'act'. Michel DeCerteau proposed that what is important is not what is told (the content) or the telling (the act), but the invention of a device that creates the possibility of a transformation ; the 'act' as violence transforms the notion of telling into the action, this means DeCerteau places the word as a state of reality. However the essence of a physical reality, and especially of sonic reality, or noise, often overtakes or lies beyond the word. Could Noise be understood in the same way as the 'act' described by DeCerteau? Therefore, as an active force or an energy in its own right, its origin can be difficult to decipher, its essence can be diverted or hijacked and its sense transformed towards metaphysical considerations. The origin becomes disconnected from the centre and gets lost, emotions are remixed, fear accumulated and a molecular arrangement is irreparably modified. Infinite presence, cosmos and deflagration, silence and supernova, an ambivalent movement of temporal to-ing and fro-ing in a static time, for ever engraved here, there, now, elsewhere , before and after as a unique, ubiquitous and heterogeneous mark.

Describing a disruption implies that it is no longer possible to experience it again, only to reveal it as a tiny element of that which has been lived through, of what is now past, immediately blended with nervous flashes and a downpour of abstract information lingering on the flesh and in the brain. Noise as the event resides in this common paradigm : an illusion present in the shifting atomic vibrations of air, simple oscillations whip the full sonorous spectre, stubborn pressures scar those bony drums that they call ears, the sense of these vibrations are mangled through the cogs of emotion, memories, political and psycho-social intricacies. Noise marks time in terms of micro-movements: space in a tangible dimension is a tiny crack that affects imagination and emotions. The concept of 'noise' is not just an endeavor of its phasing out, in legal or technical terms, or a founding event transformed through desire, elated by its inner beauty, transcended by the art of sounding and by its fatal and bellicose quintessence: it becomes irremediably elusive because it is essentially unique, bounded only by the limits of our mind. Our idea is not to just develop the relation that links noise and music, nor to speak only on how it could be diverted with a perspective to destruct or possibly overthrow (or disrupt) capitalism; we want to understand how we relate to noise and what noise means to the world, by observing its successes and insults. What does noise tell us? What is it on about? What are its intentions and its phantasms that can drive us deliriously to the point of madness? To a point where we can no longer understand who is involved, what is it all about or where it comes from? We believe it is also important to express its uselessness, not as an end in itself, or as an element of mystery, but as an existence, irremediably limitless in its very essence.

Sound wall and inaudible noise: reality fights

Reality, fact, truth, substance, and sheer existence – states that are evoked by the fury of sound, by noise at its most blatant ecstasy, as much as by its opposite : a most oppressive silence, even absolute, and as such it does not exist. No living form in this universe can perceive the most perfect silence :

there always remains the fluid and mechanical noise so peculiar to the living.

Let's not forget, in the recurrent argument on the rough versus the smooth, tame and well balanced noise, the provocateur's passage of the Futurists and particularly of their most original explorer: Luigi Russolo, through his production – symphony of noise, *The cities as orchestras*, noise generating machines – and his theories or manifesto on “The Art of Noise” and other texts that forecast an incredible future of new musical genres and different ways of listening, he foresaw the musical-noise and the sound-noise, as well as how machine and music were going to aggregate and produce fantastic works of art that would thrill our ears – to sum up briefly, the new plastic and musical developments of the past 50 years. Currently, the latest reaction of the avant-gardes challenge is to take the opposite direction in seeking out the nothing, or rather the nearly nothing, the micro movement, even the imperceptible, the inaudible. However, beyond the reactionary pro-silence or pro-noise, or the tedious pseudo-debate on music versus sound art, there exist new options uncovered by the collapse of the classical and dominant written formats that came out of the baroque movement, especially after the Lutheran edifice of J.S. Bach. Religious notation (in the sense of a well run and tidy home) of a rather elusive reality: sound-noise transformed and has been force fed to the world for at least two centuries as notes. The system was so pervasive, subtle and indomitable that, to this day, it lingers on through the hammerings of the music industry. Meanwhile, ever since the time of the futurists, we have lived through and heard many forms of sound-noise processing, sustained by our German brothers from the irreverent Dada movement giving the last rites to a classical art (on the visual side) that rose out of the same dogmas. Let us just recall, in the field of noise, the sound poet Raoul Hausman exploding poetry and music in a primal and basic scream, of being-noise. It is not the purpose of this essay to list all the avant-gardes in sonic-noise of the last 50 years: we do not want to play the game of History. Who will be part of History? Who writes History? Why is History written about? So many questions that come out of religious ideas, of negotiating the problems of territory, domination, subservience and colonization within and beyond our western borders. Then, as was suggested by DeCerteau, let's move sideways, let's shift away a little the well trodden paths that argue over the historicity of the arts of sound-noise-music.

Through its spread, out of its diffusion into fictional options, amplified noise becomes an ambiguous entity with many angles. As Steve Goodman tells us when he writes on “sonic warfare”, sound is simultaneously creation, invention from scratch and manipulation of affects or emotion, digging ever deeper into an ecology of fear connected with the study of the exploitation of sound by the military's industrial and surveillance apparatuses. He appears obsessed with control and impulse, be it negative or positive, lack of self, an amazing dive into the deep confinement of tidy and ordered cells, such as those machines that seek to smash our ear drums. If the 'noise' movement appeals and appalls in a way a contradictory sexuality is simultaneously composed of fullness and emptiness, banging of flesh and the impact of fluids, aggression and softness, so much animal duality ready to roar anywhere, it is not in terms of “for or against” a certain aesthetics or a sneaky star-system for late teens, just a matter of instinctive issues on the relations between corporeality, amplification and threshold. Do Being and Living belong in the same condition? What is common to soul and energy? How is the body posited in the midst of such sonic masses that has every skeleton vibrating, every thigh shaking, every bowel disrupting? The essence of a truth, a reality of the disconcerting presence of the earthling, of electrical amplification in the context of a show room or a concert hall, the replica of thunder and an earthquake, shaking like a ghost alive again, suddenly physical, an irruption of matter adopting the enchanting form of a particle accelerator. The threshold is inexplicably pushed back, it becomes the edge where the diver disappears into a whole that is simultaneously sensuous, delicate, rough, cutting and stony, like life itself. Out of projected time, speeding then breaking sharply, a chaomogony rises from the fractures and cracks, attempting to break away from the accuracy of common sense.

Perpetual composition and social intrusion, schizophrenia of the modern world

The world is a composition. I remember the famous reply by John Cage: “I do not create music. Music is already there” as he opened his window to listen to the various autonomous noises of the city of New York and to perceive a symphony out of which just an ear and a good measure of humour-truth, he managed to uncover the foundation of all music that has ever been produced by man. Whilst this example opens up new perspectives in terms of musical notation and of noise-sound, as well as the signs attached to the notion of signal-noise, we'd still have to adopt some form of praxis and behavior when dealing with this phenomena in a specific context. Therefore we do not find ourselves in the position of a mesmerized listener as such, but rather in the condition of an unconscious claim to fuse into the heart of a soft machine to which we would like to belong, wishing to suck the proverbial teat saturated in this original milk . In a perpetual clash of stray visages on the meaning of what is hidden, here, now, beyond and of the virtual object in focus, imagined or fantasized about, lies in the midst of the same relation that united Gilles Deleuze and Jacques Lacan on the subject, of a leaf versus a branch. Should 'atmosphere' be viewed as a real or a virtual object or even as a form of universal ubiquity? Ubiquity flowing from our tendency to forget it, from a sense of de-memorization, or to accentuate it like a souped up metronome bursting our red bubble of hunger for multiplication? No fuss, no pre-diverted preconception: we have to strengthen the basis for coincidences, not by way of perceiving all the notes (the notorious perfect pitch), but the micro-movements of each given element. The world is a composition: a kind of narrative constructed with a form of asymmetry, positing the body at this centre and pushing perception or the construction of perception into an altered state, even to the point of incomprehension.

I felt it, slowly, crossing a shackled position with impertinence, regurgitated its docile disgrace from the junky's fall into ordinary reasoning.

One foot moves to go and catch an injection from there, to change it into an essence for ever - no thanks, no way. Then its sculpted and sketched upon the senses in a combination of a rust giving birth to this anomaly, a scorching deviation as a subtlety to play a sound, a fanciful sound, lost without return in a sizzling noisy cloud caught in the mechanics of sensation. The intention has vanished in recalcitrant clear waters, a dotted line – the remnants of its own aura, its own listening – the maker of noise : hiding some murmuring waves, small branches crack, a chink of metal, a leaf creaking in the wind, a snake slithers in the grass, an ant exhales, in the finishing crescendo, a scraping pump and an expanding elastic wire. Sometimes we may see it as a metamorphosis, we are caught up by it, in fact this attitude is the stubborn component of a heterogeneous mutant praxis combined with a hyper rapidity in its shift, its ability to accumulate the irrational under the suffering made of multiplication tables Antilo-crazy-rythme pushing back the enclosure that we had forged to protect ourselves from the inner-self. Emerging from this orgy that makes us god of the universe, pushing away the purulent hallucinations of an horror: the one that shows us as we won't ever die again, an impossibility of our time. Skimming past the indecency, its stinks the rot and as Antonin Artaud said: “There where it smells of shit it smells of being”

Fantasies of noise, trance, enjoyment of the transfigured body

We should write it clearly: if we talk about noise then we should make some and make it as loud as possible, until our eardrums burst, until we break our neurones, until we finally vomit up this possession within a frenetic walk, become an avatar our self, until with swaying hips its falls and dies - not be born again. He dreamed about his vibrating corpse, likening it to a string symphony, the perfect sound-noise that will tune-in all the known and unknown universes creating one – the only sounds composed by billions and billions of noises, all inaudible to the human ear, it produces a sharp and cutting edge, precise and shaken in its most integral composite paroxysm. It is no longer disintegrating

in the absolute and the innocence of its renewal but in the heat of the pleasure of banging metal, to burn the flesh of paper and to see red, pure red, as blood is red, without any feeling of any sort attached to the de-centred domination of an overflow that we all desire without exception. Whatever it is, realized or not, the one that dictates our everyday life acts, lived, sort after and lost temporalities of the present. Dead centuries still roar after the bodies, not a skin, not a carcass nor an atom, and this won't be experienced without remembering others, genetically inscribed and consumed by the flames of the stacked souls, wasted within an advisory spirit aimed at mediocrity. Therefore the paradox becomes what it is. We are drawn thus, into the void, within the unknown, the incomprehensible, without understanding it we are trying to examine it, to tame or control it but it oozes out of every corner, seeping into all the cracks, calling to us eternally, until we loose reason, lucidity and intelligence. The humanity of man always disappears as it reveals what he is deeply : nothing and everything at the same time. It is a dream to dive us then to the abyss of the multiple lives we lead from the plethora of parallel universes, it crosses and detunes our confidence in our most steadfast beliefs and illusions. Dreaming: a mystical essence of our astral body, which paints and repaints the landscapes that continuously pass us by, days and nights, before, after and now. Psychoanalysis tried to understand it, to tame it, to calm it and all such battles of this kind, dreaming won again with its power over being and reason, life itself and over our decisions and the multitude of corruptions that lead us to the same point over and over again : nothingness the most profound of all. Furthermore sex completes the task of creating altered states, prolific, hallucinogens and transborder, it repeats the action of animality with eternal joy and ejaculation. There is the place of the most dreadful frustrations, despotic masturbation of controlled or uncontrolled cracks, those of the darkest dark side of humanity, of the deepest fears we ever had, setting the stage for an atomic electrical scene, so many lost dirty ionizations that we could ever imagine, it could in an instant obliterate the known world. It is the place where, finally naked, everything is found, where everything disappears, letting no more than the flesh, the sweat and the dive in the void. Hunger and thirst are extremely intense drugs. The survival instinct in general governs and patrols our food-processing industry, therefore buying our cellophaned chicken keeps us calm and distracts us from seeing our own fangs - ready to eat everything that moves and breathes.

Our animality lost once again yet forever present.

Noise explodes from these same frustrations, addictions and desires, there it plays the cosmos, the essential and persistent energy that one day created the universes, that we actually believe to be a giant "big bang" explained only by its absence of origin, thus by a permanent fantasy of deviation, idealized, theorized : The Great beginning, the moment where everything happened. Branded by burning iron into the flesh, the world is making it an echo and reflects within itself the universality of the indecisive, the destiny of the beginning and the other, its continuity and its expansion without end, to which we aspire - the immortality whose fruit that we can't taste. All of that is sinking in the diverse altered states of our judgments because reason is leading us slowly to our own destruction - body and soul move towards the absolute reclusion of the "anti-chambre" of the so called sweet and warm madness painted on the walls that reinforced the spirits from the caves, where our ancestors engraved the signs of their most obscure desires.